

—Et vous n'avez rien demandé, lui dis-je, quand la paix a été faite ?

—Que pouvais-je demander ? je n'étais battu pour la liberté de la Grèce, — la Grèce était libre. Et puis, ajouta-t-il, Canaris a-t-il demandé quelque chose ?

Il me vint à ces mots un profond dégoût pour quelques-unes de nos demi-célébrités qui étalent complaisamment leurs hauts faits à la tribune et disent volontiers : “ J'ai gagné telle ou telle bataille avec l'aide de l'empereur Napoléon. ” Je ne pouvais me lasser d'admirer cette simplicité antique, cette bonhomie chevaleresque ; je fis encore quelques questions à Léonidas, je l'interrogeai sur les principaux événements de son aventureuse vie de corsaire, et, bien certainement, nous eussions oublié que le temps s'écoulait et que nous devions coucher à Celligne, si notre muletier ne nous eût avertis qu'il était près d'une heure après-midi et qu'il nous en fallait cinq pour nous y rendre.

Nous nous levâmes, et j'éprouvai un certain embarras au sujet du repas que nous avions pris chez le pauvre muletier et que je n'osais payer au héros. Je le témoignai à notre guide à demi-voix et il me répondit qu'il se chargeait d'arranger les choses.

—Léonidas, lui dit-il, les voyageurs francs ont traité avec moi pour que je les conduise de Raguse à Scutari et que je les nourrisse en route. C'est moi qui te dois leur repas.

Mais Léonidas répondit :

—Ils ne doivent rien, car ils ont payé mon hospitalité en nobles paroles qui demeureront sur le mur de ma maison tant que ma maison restera debout, resteront gravées dans mon cœur tant que mon cœur vibrera dans ma poitrine, et que mon fils transmettra à sa race comme je les lui aurai transmises.

—Eh bien ! répondis-je, saisissant au vol le prétexte, voulez-vous me permettre de laisser à votre fils un souvenir ?

—Oui, fit-il, si ce n'est point de l'or.

Je retirai de ma carnassière une paire de pistolets de combat qui n'avaient pas une grande valeur réelle, — mais qui m'avaient servi un matin où j'atteignais dix-huit ans, et la première fois que je me livrais à cette distraction sérieuse qu'on nomme un duel.

Je les présentai à Léonidas, disant :

—Ils portent loin et juste ; et comme l'enfant sera fils de son père et aura son coup-d'œil infallible, ils frapperont toujours le but.

Il les prit avec émotion, et répliqua :

—Ils valent plus que le lait et les fruits que je vous ai donnés. Mais acceptez en échange ce poignard. Il y a du sang ture sur la lame.

Il décrocha l'arme sur laquelle j'avais lu son nom et que j'avais baisée. Je m'en saisis avidement, et je lui répondis :

—Je la placerai à la droite de l'épée de mon père et jamais elle ne me quittera.

J'ai tenu ma parole, et l'an dernier il me prit une forte démangeaison de cracher un employé de ministère qui osa m'en offrir dix francs, ajoutant que cela ne valait pas d'avantage.

Quand à Fernand, il emportait, lui aussi, un souvenir durable du héros, — son portrait qu'il avait rapidement ébauché au crayon, et qu'il a, au retour, orgueilleusement placé dans son atelier, rue de Laval, 21.

Nous brisâmes le para d'usage, pressâmes la rude et loyale main de notre hôte, baisâmes le front de l'enfant, nous nous inclinâmes devant la jeune femme et parlâmes...